



Photo Annie Sprinkle

Performeuse, activiste porno, artiste visuelle, sexologue, « éco-sexuelle » et travailleuse du sexe, Annie Sprinkle peut être tenue pour une experte en matière de sexualités. Profanatrice, Annie Sprinkle se fait communisatrice de ses savoirs, avec elle, le sexe devient x sexes possibles, x sexualités désirables et x manières d'en user. Il peut être *lucratif*, mais tout aussi bien *magique*, *hallucinatoire*, *fertile*, *ésotérique*, *aventurier*, *analgésique* et *anti-gueule de bois*. Et le sexe qui travaille n'est alors qu'une déclinaison parmi une infinité de rapports possibles et imaginables : « Exprimer sa créativité », nous initier à une meilleure connaissance d'autrui car « l'on apprend beaucoup de quelqu'un qu'on baise »... Kaléidoscopique, cette pluralisation du sens et des pratiques démultiplie les agencements possibles : sexe-politique, sexe-logue, éco-sexe, sexe-esthétique, sexe-humour, poético-sexe, autant de compositions que d'aiguillons pour nos désirs.

En cela, nous avons tout à apprendre des travailleuses du sexe.

**Amandine Guilbert
et Rémi Eliçabe**

Une aventure post-porno

Post-op

UN ESPACE DE TRAVAIL HYBRIDE



OST-OP EST NÉ CONSÉCUTIVEMENT AU MARATHON POST-porno de Barcelone, un atelier qu'avait organisé Beatriz Preciado, au MACBA¹, en 2003. Bon nombre de personnes y avaient participé. Pour la plupart, nous nous étions déjà croisé-es dans différents lieux *queer* de Barcelone comme la Bata de Boatiné² ou à l'occasion d'autres journées du même type (les journées *queer* de Kan Kun³, *la acampada queer*...). Barcelone était en plein *boom* : des fêtes, rencontres et autres événements, tous liés à la pensée *queer* ou transpédégouine, y avaient lieu, aussi bien dans des endroits alternatifs qu'institutionnels. À cette occasion donc, nous sommes plusieurs à être entré-es en contact. Nous avons décidé de créer un groupe de réflexion sur le genre et la post-pornographie, un espace de travail hybride qui mette en lien différentes disciplines et connaissances (art, sociologie, politique) et s'en abreuve.

1. Musée d'Art Contemporain de Barcelone.

2. Bar de Barcelone.

3. Ancien squat qui était situé à L'Hospitalet, dans la banlieue de Barcelone.



Actuellement, nous ne sommes plus que deux (Majo et Urko), mais au départ on pouvait compter à nos côtés Joan Pujol, Desiré Rodrigo et d'autres personnes encore. Il y avait aussi beaucoup de collaborations (pour l'aspect musical notamment). Nous nous consacrons principalement à faire des performances.

Le mot « post-pornographie » peut, cependant, désigner plein de choses. C'est justement une richesse qu'il n'ait pas de définition fixe. D'une manière générale, nous, lorsque nous l'utilisons, nous faisons référence à un ensemble de pratiques qui portent un regard critique sur la pornographie dominante (commerciale et normative). Cela ne veut pas dire que nous sommes contre le porno *mainstream*⁴ ; parfois, il nous excite. Mais nous pensons qu'il est nécessaire de regarder avec un œil critique ces représentations, les stéréotypes et les rôles

qu'elles mettent en scène. Elles ont un pouvoir : elles nous disent quels corps sont les bons et déterminent quelles pratiques sont sexuelles ou pas. Elles légitiment certains corps et en mettent d'autres au ban. Dans ce contexte, nous sommes soit représenté-es par d'autres soit pas représenté-es du tout. Avant, on pouvait, par exemple, trouver un peu de porno lesbien ou trans, mais pas fait par des lesbiennes ou des trans. Alors, plutôt que d'adopter une position abolitionniste, ou prohibitionniste, nous nous approprions les outils de la pornographie pour créer un autre discours. Nous nous emparons des caméras, des ordinateurs, des divers moyens de production et nous inventons notre propre discours. Il s'ancre dans un imaginaire plus proche de nos désirs et de nos intérêts, il met en scène des pratiques et des corps qui ne sont pas ceux de la pornographie dominante et surtout, il cherche à dynamiser le système sexe/genre/pratiques sexuelles et à casser le binôme homme/femme.

Le nom de notre groupe « post-op », c'est le terme qu'emploie l'institution médicale pour faire référence aux personnes transsexuelles après une intervention chirurgicale de réassignation sexuelle. Nous l'utilisons pour nous désigner, dans la mesure où nous estimons que toutes les personnes sont construites (opérées)

4. Issue de l'industrie pornographique de masse.

par des technologies sociales très précises qui nous définissent en termes de genre, de classe sociale, de race... À travers la post-pornographie, nous cherchons à déstabiliser les piliers qui soutiennent une société qui exclut celles et ceux qui ne rentrent pas dans le moule, qui ne se conforment pas à des paramètres qui n'ont jamais été valables. Après, si en plus ça nous excite, que ça excite nos ami-es et qu'on s'amuse bien en baisant... Tant mieux !

UNE PERSPECTIVE QUEER ET TRANSFEMINISTE

L'un des aspects importants de notre travail c'est de rompre avec le binarisme. C'est un choix. D'autres personnes font de la post-porno avec des objectifs distincts. Il y a plusieurs approches possibles. La nôtre est *queer* et transféministe. Selon nous, ces deux façons de penser ne sont pas divergentes, mais complémentaires. Il est dit, parfois, que la déconstruction des genres et des catégories identitaires ou la théorie de la performativité du genre rendent invisibles les oppressions et les souffrances que génère une société fondée sur le binarisme (homme/femme). D'une certaine manière, ces critiques ont fait retomber un peu l'engouement pour la pensée *queer*. Mais nous estimons que c'est une lecture un peu simpliste. Il ne nous a jamais semblé que l'adoption d'une perspective *queer* impliquait d'oublier tout ce qui avait été pensé avant ou de s'imaginer que les hiérarchies de pouvoir allaient s'effondrer juste en déconstruisant petit à petit les identités. En quelque sorte, le transféminisme part de là. Il affirme que le sujet politique du féminisme n'est pas seulement constitué par les femmes, mais qu'il est bien plus large et ouvert. En même temps, il est conscient, en tant que féminisme, des relations de pouvoir et de l'oppression spécifique vécues par les personnes identifiées comme des femmes. Il est vrai aussi que le mot *queer* est devenu *cool*. Il a perdu tout son contenu politique. Il a été complètement absorbé par le système économique et les institutions. Il était donc intelligent d'en rajouter une couche et d'utiliser un mot comme transféminisme, qui recouvre bien plus que la somme de trans plus féminisme et surtout qui dérange beaucoup plus. Le moment était venu d'inventer une formule qui ait un contenu plus fort, comme c'était au départ le cas pour « *queer* » aux États-Unis⁵.

“Le mot *queer* est devenu *cool*. Il a perdu tout son contenu politique et a été complètement absorbé par le système économique et les institutions”

5. À l'origine, en anglais, le terme *queer* (qui signifie littéralement « étrange ») est une insulte visant les gays, lesbiennes, trans...

Il se passera sûrement la même chose avec « post-porno ». Sur certains sites Internet payants, on trouve déjà une quantité de porno qui, avant, aurait été considéré comme post-porno. On y voit, en effet, des personnes qui, il y a quelques années, n'étaient pas représentées par la pornographie. Mais ce porno n'en reproduit pas moins bon nombre de rôles et de stéréotypes qui ne nous intéressent pas. Quand il met en scène des FtM⁶, ce porno reprend des schémas récurrents. Il crée, d'une certaine manière, de nouvelles normes pour les corps des FtM. Il est important de sortir de là. Si la post-porno perdait son pouvoir déstabilisateur, si elle (re)produisait des stéréotypes, si elle ne changeait rien pour les personnes qui la regardent ou s'il ne s'agissait plus que de produire toujours plus de vidéos, pour nous, elle perdrait son sens.

POLITISER L'ART ET UTILISER L'ART POUR CRÉER DE LA POLITIQUE

Nos influences proviennent de champs différents : Marina Abramoviæ, Claude Cahun, Pierre Molinier, Cindy Sherman, Del LaGrace Volcano, Nan Goldin, Annie Sprinkle, des féministes des années 70... Mais c'est Beto Preciado qui nous a le plus influencé à partir de son *Manifeste contra-sexuel*⁷ et durant les années du laboratoire de recherche et de post-pornographie « Technologies du genre »⁸. Une des idées fondamentales de post-op, c'est de sortir un peu tout ce discours de l'université, pour qu'il arrive à d'autres espaces, pour l'amener à la pratique. Nous venons, certes, de l'université (nous avons fait les Beaux Arts), mais aussi du monde de la nuit et des lieux alternatifs. Nous ne voulons pas que notre discours se limite à un seul champ ou à un seul espace. De la même manière, nous n'estimons pas que l'art, la création et la politique soient des choses totalement distinctes. La post-porno, pour nous, est politique et a une portée révolutionnaire. L'art nous le politisons et nous l'utilisons pour créer de la politique. En ce sens, notre manière de travailler a aussi beaucoup à voir avec le punk en tant que « pratique d'invention de nouvelles techniques d'intervention critiques peu coûteuses (*Do It Yourself*⁹, *Become the media*¹⁰) », nous faisons appel à « sa dimension politiquement incorrecte, sale et irrécupérable¹¹ ».

À la lumière des pensées propres aux mouvements révolutionnaires toutefois, ce qui a à voir avec ce qui est plaisant et plus encore avec la sexualité, apparaît parfois secondaire. Dans des

lieux politiques, nous avons souvent rencontré des personnes qui portent un regard critique sur tout ce qui se passe, à part sur ces thèmes. Ils se voient relégués à la sphère de la vie privée. Aucune lecture critique de la pornographie n'est faite. Et en fin de compte, on retrouve les mêmes relations, les mêmes hiérarchies, la même homophobie et la même transphobie que dans d'autres endroits. Il nous semble qu'à travers le plaisir, et dans la subversion des formes de plaisir, on peut démonter tout le système. En particulier si l'on parle du patriarcat, de l'unité familiale... Il faut bien voir que si la pornographie est légale c'est parce qu'il y a derrière plusieurs intérêts, et pas seulement des intérêts économiques. Qu'y a-t-il de mieux alors que d'attaquer ce système à sa base ? On peut ainsi commencer à déconstruire les identités d'homme et de femme, à démonter, d'une certaine manière, la structure qui soutient tout le reste. C'est pour cela qu'il nous paraît indispensable d'introduire dans l'espace public toutes ces choses que l'on considère comme privées.

PROVOQUER DES FISSURES DANS LES ESPACES DITS « COMMUNAUTAIRES » ET LA CONFUSION DANS LES ESPACES NORMATIFS

Nous cherchons, grâce à un activisme aussi bien nocturne que diurne, des stratégies qui frappent, étourdissent et laisse la voie libre à d'autres postures et d'autres interrogations en tout lieu. Bien sûr, d'une certaine manière, les lieux de socialisation de la communauté LGBT¹² nous intéressent. Mais même dans ce genre d'espace, il arrive que notre travail provoque des controverses. Lors d'une performance dans un endroit pour filles, une spectatrice s'est sentie offensée par la présence d'un gode. Nous avons



12. Lesbiennes, Gays, Bi, Trans.

6. De l'anglais *Female to Male*.

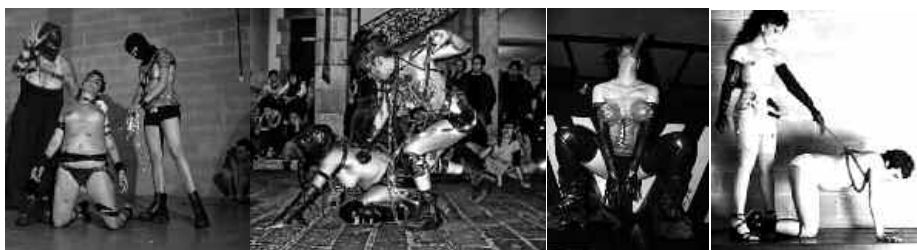
7. Preciado B., *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000.

8. Atelier qui avait lieu au MACBA.

9. Littéralement : « fais-le toi-même ».

10. Slogan, notamment repris par le réseau *Indymedia*, inspiré de paroles de Jello Biafra : « Don't hate the media, become the media! » (« Ne hais pas les médias, deviens les médias ! »).

11. La formulation est de B. Preciado



dû la convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une fausse bite, que ce n'était pas une zone génitale. L'une d'entre nous était habillée en *fallera*¹³ et, d'un coup, soulevait sa jupe laissant apparaître ledit gode. L'autre entrait avec des vêtements d'ouvrier et commençait à le sucer. Il n'était pas possible de cataloguer cette pratique, de dire qu'elle était lesbienne ou gay par exemple. Elle ne coïncidait pas avec cet espace, mais elle ne coïncidait avec aucun espace... Il y avait une sorte de déconnexion.

Un cas presque contraire nous est arrivé lors du festival Agro-eròtic de L'Alcúdia (dans la région de Valence en Espagne). Le maire de ce petit village nous avait invité-es, nous et d'autres performers post-pornos de toute la péninsule. Il y avait aussi bien Dirty Princess que des strip-teaseuses classiques. Nous ne savions pas trop ce qu'on attendait de nous. Nous avons donc préparé de la musique pour ne pas casser l'ambiance (pensant que le festival allait se dérouler dans un genre de discothèque gigantesque). En arrivant là, nous nous sommes trouvées face à des personnes âgées qui attendaient les strip-teaseuses déguisées en infirmières. Nous pensions que nous allions nous faire lyncher en entrant sur scène. Nos personnages étaient des hybrides, des mutantes, mais pas des hommes ou des femmes. De toute part, nous avons des prothèses : des dizaines de seins en plastique, des godes sur les coudes les genoux, le dos... Nos pratiques ne correspondaient pas aux catégories homo, hétéro, bi... Et ce que nous proposons nous paraissait assez *hardcore*¹⁴ pour ce genre d'endroit. Mais en fait, ça a très bien fonctionné. Un grand-père s'est même masturbé en regardant les seins en plastique du « Tout à dix francs » qui montaient et descendaient ! Nous étions contentes d'avoir réussi produire de l'excitation avec des personnages aussi hors-norme.

Ce que nous voulons, c'est provoquer des fissures dans les espaces dits « communautaires » et la confusion dans les espaces

normatifs. Et c'est pourquoi nous travaillons parfois dans des espaces institutionnels. Il nous semble important de pouvoir toucher un public aussi large que possible. Mais nous n'acceptons pas de changer ou d'édulcorer notre discours. Nous exigeons une totale liberté. Nous considérons, en outre, pleinement légitime de nous réapproprier l'argent des institutions (un argent qui est aussi le nôtre) pour faire des choses et secouer un peu tout ça. Le *Do It Yourself* c'est très bien, mais il faut un minimum de ressources.

POST-PORNO ET PARTICIPATION

Les thèmes de notre travail ont évolué. Nous avons d'abord fait des performances, en parodiant la pornographie traditionnelle afin de laisser entrevoir tout ce qu'il y a de construit dans les rôles de genre. Comme nous partions de zéro, il était plus facile de commencer avec ce qui est bien connu et normatif. Mais peu à peu, nous avons cherché d'autres personnages. Nous ne voulions plus parodier, mais inventer un autre type de pornographie, une pornographie que nous aimerions regarder, avec des personnages plus monstrueux, plus mutants, moins classables. Tout doucement, nous avons souhaité transformer notre façon de travailler. Faire des performances, c'est très fatigant. La plupart du temps, les budgets sont maigres et il faut dépenser beaucoup d'argent en matériel. Au début, il nous semblait aussi très intéressant d'intervenir à l'occasion de fêtes pour faire surgir le sexe dans l'espace public. Mais dans ce contexte, ce que nous faisons n'était pas toujours compréhensible. Ce furent beaucoup d'efforts pour peu de résultats. Nous avons donc commencé à tourner des vidéos, à organiser des ateliers (de post-porno ou de BDSM¹⁵) et à faire des présentations.

L'audiovisuel permet une plus grande diffusion. Avec Internet, il est possible d'envoyer facilement une vidéo n'importe où. Comme nous vivons une vie très précaire, nous ne pouvons pas toujours nous payer des billets d'avion pour aller partout. Une vidéo, par contre, voyage facilement. Les ateliers, pour leur part, sont intéressants quant à leur efficacité. Lorsqu'une personne y participe, le discours la traverse, elle le vit à partir d'elle. Dans nos ateliers, les gens disposent de toute une série de choses, de jouets et de vêtements susceptibles d'être sexualisés (des articles de

“Nous ne voulions plus parodier, mais inventer un autre type de pornographie, une pornographie que nous aimerions regarder”

13. Habillée avec les vêtements traditionnels (notamment ornés de broderies) de la fête des *fallas* à Valence.

14. Dur, cru...

15. Bondage, Discipline, Domination, Soumission et Sado-Masochisme.

sex-shops aux objets de la vie quotidienne). Nous créons une dynamique de groupe pour que les participant-es se relaxent et commencent à s'amuser ensemble. L'idée est de faire des photos ou vidéos afin que chacun-e rentre chez soi avec son matériel post-pornographique. À travers cette pratique, nous avons pris conscience que l'on peut bien faire des performances, tant que le public ne fait pas l'expérience, avec son propre corps, dans ses pro-

“Tant que le public ne fait pas l'expérience, avec son propre corps, du discours que nous voulons porter, ce dernier ne peut pas être totalement intelligible”

pres pratiques, du discours que nous voulons porter, ce dernier ne peut pas être totalement intelligible. Pendant les ateliers, certes, cette incompréhension peut aussi se manifester, au début. Il nous est arrivé que certaines personnes affirment fermement qu'elles étaient hétérosexuelles ou lesbiennes et qu'elles n'allaient pas faire telle ou telle chose. Mais en fin de compte, elles firent joyeusement tout ce qu'elles avaient juré de ne pas faire. En inventant leurs propres personnages, en réfléchissant à leurs propres pratiques, les participant-es ont comme un déclic. De nouveaux discours sont créés et ces derniers déstabilisent les discours qui avaient cours jusqu'alors.

S'ALLIER ET S'ENRICHIR MALGRÉ NOS DIFFÉRENTES CATÉGORIES IDENTITAIRES

Pour nous, la post-porno a été et doit être une expérience collective. Lorsque nous avons créé post-op c'était quelque chose de relativement nouveau. Peu de gens en avaient entendu parler. Mais peu à peu, à la suite de débats et de fêtes (car comme le disait Emma Goldman, « si je ne peux pas danser, je ne participerai pas à votre révolution »), un réseau a vu le jour. Aujourd'hui, il continue encore à s'agrandir. Des rencontres comme Feminismo Porno Punk à Arteleku¹⁶ (Saint-Sébastien), les différentes Querruptions¹⁷ et les journées de Medeak¹⁸, de ideadestroyingmuros¹⁹ ou d'Altea (dans la région de Valence en Espagne) ont joué un rôle important. D'un événement de ce genre naît l'idée d'un autre. Les personnes qui y participent montrent aux autres ce qu'elles font et prennent contact.

Des activistes venant de différents endroits du monde et traitant, avec des perspectives distinctes, des thèmes communs se rencontrent. Les groupes sont plus ou moins grands, mais tout le monde travaille ensemble. C'est comme un virus. À la suite de nos ateliers aussi, certain-es participant-es ont créé leur propre collectif et ont

commencé à secouer un peu les choses de leur côté. Ainsi le réseau s'enrichit. Nous sommes, par exemple, allées au Pérou il y a quelques années. Des personnes que nous avons connues là-bas organisent aujourd'hui un festival de cinéma post-porno. Peu à peu, nos préoccupations se propagent.

Cet aspect permet de répondre à certaines critiques qui sont portées sur notre travail ou sur d'autres travaux du même genre, transféministes ou *queer*. On nous dit « Pourquoi y a-t-il si peu d'hommes (cisgenres) ? ». La réponse est simple : qu'ils produisent leur propre discours alternatif. Mais en général, ils ne le font pas, car ils sont bien plus à l'aise avec le discours dominant. Pourtant c'est en partant de nous-mêmes, en se rendant compte que les oppressions dont nous souffrons ont des points communs et sont en relation avec celles que vivent les autres que nous pouvons nous allier et nous enrichir malgré nos différentes catégories identitaires. C'est une façon de nous rendre plus fort-es pour changer les choses. Une expérience intéressante, un peu dans ce sens, fut celle du Summer LAB de Gijón. Nous nous sommes trouvées là avec un groupe de *hackers* et nous avons travaillé ensemble pour fabriquer des jouets sexuels. C'étaient de vrais *geeks*, aussi intéressé-es par les questions technologiques que nous le sommes par le porno. Nous leur avons donné le thème et elles et ils nous ont aidé-es avec leurs connaissances des ordinateurs et de l'électronique. Nous avons fini par fabriquer des capteurs que l'on peut se mettre dans la chatte pour faire de la musique, des fouets qui s'illuminent lorsqu'on en donne des coups... Et nous avons utilisé tout ce matériel dans des performances.

commencé à secouer un peu les choses de leur côté. Ainsi le réseau s'enrichit. Nous sommes, par exemple, allées au Pérou il y a quelques années. Des personnes que nous avons connues là-bas organisent aujourd'hui un festival de cinéma post-porno. Peu à peu, nos préoccupations se propagent.

LE NIVEAU DE RÉPRESSION QUI EXISTE ICI N'EST PLUS TRÈS ÉLOIGNÉ DE CELUI QUI S'EST ABATTU SUR LES PUSSY RIOT

Aujourd'hui, à Barcelone, nous souffrons, comme tant d'autres personnes, une pression policière et une répression généralisées. Les



16. Centre de culture et d'art contemporain à Saint-Sébastien.

17. Festival *queer radical DIY* ayant lieu, dans le cas général, tous les ans dans un pays et une ville différente. La dernière édition en dates'est déroulée en 2010 à Manchester.

18. <http://medeak.blogspot.com/>

19. <http://ideadestroyingmuros.blogspot.com>

lois civiques²⁰, notamment, ont eu énormément de conséquences. Maintenant, il est presque « dangereux » de sortir dans la rue. Lorsque nous sommes arrivées à Barcelone, nous avons vécu un moment où la liberté était bien plus grande. Et cela a joué un rôle important. Mais dans cinq ans, si ça se trouve, ils vont toutes et tous nous mettre en prison. Le niveau de répression qui existe ici n'est plus très éloigné de celui qui s'est abattu sur les Pussy Riot. Nous aimons vivre dans la rue, tout faire dans la rue. Mais aujourd'hui, dès que nous sortons, nous avons constamment l'impression de faire quelque chose d'illégal. En plus, il n'y a presque plus d'espaces alternatifs. Les squats, qui sont les lieux de rencontre de toujours, se font expulser. Nous allons de maison en maison. Ils vont même expulser Barrilonia²¹ ! Certes, il y a encore plein de gens qui font des choses : la Quimera²², Diana pornoterrorista²³, Usb²⁴, Mutanger²⁵... Mais il y a aussi plein de personnes qui s'en vont. Si une ville ne t'apporte pas la liberté dont tu as besoin pour faire ce dont tu as envie, qu'en plus il y existe une pression économique qui fait que tu ne trouves pas de moyen d'y vivre décemment, qu'il n'y a plus de possibilités de squatter et que tu ne peux plus profiter d'aucun espace parce que tu n'as pas assez d'argent... Qu'est-ce que tu peux faire ? Il ne nous reste plus que la résistance.

<http://www.postop.es>

<http://www.postporno.blogspot.com>

<http://generatech.org/es/postop/videos>

Entretien initial et traduction :
Vivien García



20. Les lois civiques font de Barcelone une des villes d'Espagne les plus répressives. Lesdites lois répriment des choses aussi différentes que le fait de jeter des débris, uriner, boire de l'alcool, jouer au ballon, faire du bruit dans la rue, mais aussi se prostituer, vendre à la sauvette (ou acheter aux personnes qui pratiquent ce type de commerce) ou causer quelque dommage aux bicyclettes *bicing* (en « libre »-service).

21. À l'heure de publier ce numéro, Barrilonia (centre social occupé auto-géré) a été expulsé.

22. <http://laquimera-rosa.blogspot.com>

23. <http://pornoterrorismo.com>

24. <http://vuduserial-bitch.wordpress.com>

25. <http://mutangerlab.wordpress.com>

Ce que le désir fait à la politique

Discussion libre avec des membres de la mouvance queer montréalaise



LA DISCUSSION QUE NOUS VOUS PRÉSENTONS ici a eu lieu le 14 août dernier. À ce moment-là à Montréal, les manifestations spontanées initiées par le mouvement étudiant contre la hausse des frais scolaires se poursuivent, elles continuent même de rencontrer un soutien populaire important, malgré la menace de retour à la normale induite par la tenue des élections provinciales au début du mois de septembre. Aller à la rencontre de membres de différents collectifs¹ appartenant à la mouvance queer montréalaise, cela signifiait pour nous parier sur l'intelligence élaborée collectivement sur ces questions de sexualités et de politique, dans cette temporalité particulière. Les questions que nous leur avons adressées portaient donc sur les circulations, les inventions, les formes spécifiques d'expressions des sexualités et des désirs qui les animaient eux et elles, mais aussi celles qui débordaient les seuls collectifs queer pour se manifester ailleurs, dans les facs ou les Cégeps (lycées), dans la rue au son des casseroles, dans les assemblées de

1. Citons ici pêle-mêle le PInk bloc (<http://pinkblocomontreal.wordpress.com>), PolitiQ – Queers Solidaires (<http://politiq.wix.com/politiq>), feu les Panthères Roses (<http://www.lespantheresroses.org/accueil.htm>), le Plan Q (www.sexualitesetudiantes.info), le festival estival Pervers/Cité (<http://www.perverscite.org/fr>) et l'hivernale Radical Queer Semaine (<http://radicalqueersemaine.com/fr>). On peut rajouter qu'une des personnes est impliquée dans la CLASSE (Coalition large de l'ASSÉ : coalition temporaire créée autour de l'association étudiante l'ASSÉ afin de lutter contre la hausse des frais de scolarité et de coordonner la grève générale illimitée de l'hiver 2012), une autre dans le mouvement LGBT mainstream et qu'une dernière participe à l'Assemblée Populaire Autonome d'Hochelaga-Maisonneuve (<http://www.apahochelaga.org>).